Document généré le 11 oct. 2024 23:32

Espace
Art actuel

Transparence
Transparency

André-Louis Paré

Numéro 123, automne 2019

Transparence
Transparency

URI : https://id.erudit.org/iderudit/92409ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (imprimé)
1923-2551 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Paré, A.-L. (2019). Transparence / Transparency. *Espace*, (123), 2–7.

Tous droits réservés © Le Centre de diffusion 3D, 2019

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Transparency

Clearly, the word "transparency" is increasingly present now in the discourse of public administration, business ethics, and in all forms of goods and services. Not a day goes by without this notion being applied to remind us of the primary importance of trust in communications between diverse public or private sectors of society. By all accounts, in this context, transparency is a "relational value."[1] Moreover, it is not surprising that with the advent of public space in the eighteenth century, the idea of transparency gradually became established as an ethical-political viewpoint. A noble goal: if civil society is to be emancipated towards the rule of law, it needs transparency to develop. And by transparency, we mean free access to information in order to make clear decisions. Indeed, in a democratic society, where everyone should have the power to freely declare their opinion, nothing needs to be hidden or suspected. Yet, are things really so clear? Within a democratic system in which the notion of communication has moved towards the digital, could the ideal of transparency hide other intentions?

In a book titled *The Transparent Society*, published in English in 1992,[2] the philosopher Gianni Vattimo foresaw a promising future for transparency, principally for the exchange of knowledge. With the advent of the information society, he thought that new technologies could thwart the abuse of authoritarian political regimes and their control over communications. Well before Edward Snowden's actions taken to denounce State abuse, revealing details of numerous mass surveillance programs, Vattimo lauded the alternative power of communication networks within a pluralistic culture. Yet, a few years later, he would have to agree that these new technologies could not fulfill the promise of free circulation of information. Quite the contrary, since public space is increasingly digital, private and public companies benefit through intensifying the possibilities of monitoring our habits and behaviours. Ideally seen as a tool for emancipation, digital public space now is a means of domination in its metamorphoses into a network of control. At least, that is what the philosopher Byung-Chul Han denounces in his book-cum-political-tract.[3] For him, the assumed relational value of transparency is transformed into a commercial value, which is manifest at the heart of a society that he describes as "pornographic." Computerized transparency, this thorny digital exchange, encourages the obsession of establishing continuous visibility of reality with no regard for private life, as well as for the "negativity of the secret and hiddenness." In this context, what are the concerns of art practices?

Certainly, in the field of aesthetics, the relational value of a work in which there is also a question of transparency does not necessarily mean it is political. However, a key event in modernity was the development of industrial glass. As a construction material that lets light pass through and reinvents the relation between inside and outside, glass profoundly revolutionized our way of living in the world. Numerous thinkers at the start of the last century, notably Walter Benjamin, saw the "house of glass" as a site in which the idea of transparency was in accordance with the community and the exterior environment. In this massive use of glass, he was among those who saw a new way of expressing the desire to share and a favourable opening up of tomorrow's society.[4] However, as mentioned earlier, there is little doubt that this translucent purity also hides oppressive effects. Along with this obsession to show everything came a desire to control our way of being in the world; this is to forget that the image of the house of glass also symbolizes a cunning control over our lives.

Transparence

Force est de constater que le mot « transparence » est aujourd'hui de plus en plus présent dans le discours de l'administration publique, de l'éthique des affaires et dans toutes formes de commerces de biens et de services. Pas un jour ne passe sans que cette notion soit employée afin de rappeler l'importance du lien de confiance qui doit primer dans la communication entre les divers partenaires publics ou privés. De toute évidence, dans ce contexte, la transparence est une « valeur relationnelle[1] ». Aussi, pas étonnant que ce soit avec l'avènement de l'espace public au 18e siècle que l'idée de transparence s'impose peu à peu d'un point de vue éthico-politique. L'objectif est noble : la société civile, si elle doit s'émanciper vers un régime de droit, a besoin de transparence pour se développer. Et qui dit transparence, dit libre accès à l'information en vue de prendre des décisions éclairées. En effet, au sein d'un régime démocratique, où chacun devrait pouvoir émettre son opinion librement, rien ne doit être caché ni suspecté. Mais les choses sont-elles aussi limpides ? Au sein d'un régime démocratique où la notion de communication s'est déplacée vers le mode numérique, l'idéal de transparence ne risque-t-il pas de cacher d'autres intentions ?

Dans un livre intitulé *La société transparente*, paru en 1990 dans sa version française[2], le philosophe Gianni Vattimo laissait entrevoir un avenir prometteur à la notion de transparence, principalement pour le partage du savoir. Avec l'avènement de la société de l'information, il pensait que les nouvelles technologies pouvaient contrecarrer les abus des régimes politiques autoritaires et leur mainmise sur les communications. Bien avant les gestes menés par Edward Snowden qui a dénoncé les abus de l'État en divulguant les détails de plusieurs programmes de surveillance de masse, Vattimo encensait le pouvoir alternatif des réseaux de communication au sein d'une culture plurielle. Mais quelques années plus tard, il a dû convenir que ces nouvelles technologies ne pouvaient pas toujours remplir leurs promesses de libre circulation de l'information. Bien au contraire, l'espace public, de plus en plus ancré dans le numérique, profite aux entreprises privées ou publiques qui intensifient les possibilités de surveillance de nos habitudes et de nos comportements. Idéalement perçu comme un outil d'émancipation, l'espace public numérique est devenu un moyen de domination en se métamorphosant en un réseau de contrôle. Du moins, c'est ce que dénonce le philosophe Byung-Chul Han dans un ouvrage à saveur pamphlétaire[3]. Pour lui, la supposée valeur relationnelle de la transparence s'est transformée en valeur commerciale, laquelle se manifeste au sein d'une société qu'il qualifie de « pornographique ». C'est que la transparence informatisée, l'épineux partage numérique, encourage l'obsession d'établir une visibilité continue du réel, sans égard pour la vie privée, mais également pour « la négativité du secret et de la dissimulation ». Dans ce contexte, qu'en est-il des pratiques artistiques ?

Certes, dans le domaine esthétique, la valeur relationnelle d'une œuvre dans laquelle il serait aussi question de transparence n'est pas nécessairement d'ordre politique. Toutefois, un des faits marquants de la modernité s'accomplira dans le développement de l'industrie du verre. Comme matériau de construction qui laisse passer la lumière et réinvente le rapport intérieur-extérieur, le verre devait révolutionner en profondeur notre façon d'habiter le monde. Plusieurs penseurs du début du siècle dernier, dont Walter Benjamin, feront de la « maison de verre » un lieu où l'idée de transparence s'accorde avec celle de la communauté et de l'environnement extérieur. Il est de ceux qui voient dans cette utilisation massive du verre une façon nouvelle d'exprimer le besoin de partage et d'ouverture propice à la société de demain[4]. Cependant, comme mentionné précédemment, on se doute bien que cette pureté translucide cache aussi des effets oppressifs. Avec cette obsession de tout montrer se faufile un désir de maîtrise de notre manière d'être dans le monde. C'est oublier que l'image de la maison de verre symbolise également un contrôle sournois sur nos vies.

Accordingly, for this collection of essays, Taisuke Edamura proposes a critical reflection on the relationship between transparency and architecture. Building on select works by artists Wyn Geleynse and Iñigo Manglano-Ovalle, Edamura analyzes "the paradoxical reality of glass architecture that combines visual openness and physical confinement." The critical aspect of transparency also plays out in Darian Goldin Stahl's text. By way of Marilène Oliver and Laura Ferguson's works, Goldin Stahl demonstrates the importance for these artists to extract the transparent body from the realm of health, as "singular purpose MRI or CT scans fail to capture the movement, emotion, context, or liveliness that the ill or disabled body contains." For her essay, Véronique Millet proposes an analysis of certain works of artist David Spriggs, for whom it is essential to reflect on how visibility, by way of the phenomenon of transparency, can be "an obstacle not only to privacy, but, more importantly, to freedom." In her text, Millet also considers several of artist Stanley Février's installations that aim to bring to light "issues that authorities would, no doubt, prefer to conceal."

If transparency is associated with visibility and opacity with secrecy, this dichotomy, according to Bruno Nassim Aboudrar, forms two systems of visibility that refer respectively to the Western and Middle Eastern worlds. In this cultural context, the author examines how the veil became Muslim. Moreover, for Aboudrar, it is Iranian artists, notably Shokoofeh Alidousti, Mehraneh Atashi and Shirin Neshat, who "best express these paradoxes of the Muslim veil, a remnant of opacity in a world which otherwise has been completely overcome by transparency's system of visibility." From an entirely different viewpoint, Aude Launay writes about various artistic practices, notably those of Jonas Lund and Harm van den Dorpel, who work with Blockchain technology. For Launay, it is "through artistic practice that the advancements of blockchains can be most strongly felt," even if only a few artists "are really exploring its potential." Finally, my text briefly recalls the development of transparency at the heart of modern aesthetics. Looking at some of Michel de Broin's works, wherein electric light is key, and in reference to François Lemieux's video concerning the notion of transparency through the use of glass, I propose to examine ways of circumventing the ideology of transparency. To close this reflection, you can read Josianne Poirier's article in the "Public Art and Urban Practices" section on Sheena Hoszko's and the New York collective Mi Casa No Es Su Casa: Illumination Against Gentrification art proposals "who have turned to light in order to reveal gentrification and its harmful effects." And lastly, Élisabeth Piot's interview with Ghislaine Vappereau focuses on sculpture and transparency in Vappereau's work, as well as other artists who have influenced the history of Western sculpture.

In addition to exhibition and book reviews, this issue of *ESPACE art actuel* includes Ji-Yoon Han's interview with artist Valérie Blass, whose work is on view at the Art Gallery of Ontario until the 1st of December, 2019. Also, in the "Events" section, Julie Richard and Marie Perrault report on the high points of the Venice Biennale and the Manif d'art 9 in Québec City, respectively.

Translated by Robin Simpson

André-Louis Paré

1. Pierre Bernier, "Transparence," in *Le Dictionnaire encyclopédique de l'administration publique*, edited by L. Côté et J.-F. Savard, 2012. [On-line]: www.dictionnaire.enap.ca
2. Gianni Vattimo, *The Transparent Society* (London: Polity Press, 1992).
3. Byung-Chul Han, *The Transparency Society*, trans. Erik Butler, (Stanford: Stanford University Press, 2015).
4. Léa Barbisan, "Vivre la transparence," *Sens public*. [On-line]: http://sens-public.org/article1257.html

Pour ce dossier, Taisuke Edamura nous propose fort à propos une réflexion critique sur la relation entre la transparence et l'architecture. En s'appuyant sur certaines œuvres des artistes Wyn Geleynse et Iñigo Manglano-Ovalle, Edamura analyse « la réalité paradoxale de l'architecture du verre qui combine ouverture visuelle et confinement physique ». L'aspect critique quant à la transparence se fait aussi sentir dans le texte de Darian Goldin Stahl. À partir des œuvres de Marilène Oliver et Laura Ferguson, Goldin Stahl montre en quoi il importe pour ces artistes d'extraire le corps transparent du domaine de la santé afin, dit-elle, « d'utiliser leurs *scans* en vue de saisir les mouvements, les émotions, le contexte ou la vivacité d'esprit que contient le corps malade ou handicapé ». De son côté, Véronique Millet propose une analyse de certaines œuvres de l'artiste David Spriggs pour qui il importe de réfléchir comment la visibilité, permise par le phénomène de la transparence, peut être « une entrave non seulement à l'intimité, mais surtout à la liberté ». Dans son texte, Millet consacre également une analyse ayant pour objet quelques installations de l'artiste Stanley Février qui souhaite mettre en lumière « des enjeux que les autorités préfèreraient sans doute dissimuler ».

Si la transparence s'associe avec la visibilité et l'opacité avec le secret, cette dimension dichotomique constitue, selon Bruno Nassim Aboudrar, les deux régimes de visibilité qui réfèrent respectivement au monde occidental et au monde moyen-oriental. C'est dans ce contexte culturel que l'auteur analyse comment le voile est devenu musulman. D'ailleurs, pour Aboudrar, ce sont les artistes iraniennes, notamment Shokoofeh Alidousti, Mehraneh Atashi et Shirin Neshat, qui « expriment le mieux ces paradoxes du voile musulman, signal rémanent d'opacité dans un monde, en fait, entièrement gagné au régime de visibilité de la transparence ». C'est sous un tout autre horizon qu'Aude Launay présente, dans son texte, quelques pratiques artistiques, dont celles de Jonas Lund et de Harm van den Dorpel, qui rendent compte de la technologie de la Blockchain. Pour Launay, c'est « au niveau de la pratique artistique en tant que telle que les avancées des *blockchains* se font le plus sentir », même si bien peu d'artistes « en explorent réellement les potentialités ». Enfin, mon texte rappelle brièvement le développement de la notion de transparence au sein de la modernité esthétique. En m'appuyant sur quelques œuvres de Michel de Broin, dans lesquelles la lumière électrique importe, et en référant à une vidéo de François Lemieux, où il est question de l'évolution du concept de transparence à travers le développement du verre, je propose d'examiner les façons de contourner l'idéologie de la transparence. Pour compléter cette réflexion, on peut lire, dans la section « Art public et pratiques urbaines », un article de Josianne Poirier sur des propositions artistiques de Sheena Hoszko et du collectif new yorkais Mi Casa No Es Su Casa : Illumination Against Gentrification « qui ont recours à la lumière afin de révéler la gentrification et ses conséquences délétères ». Enfin, l'entretien d'Élisabeth Piot avec Ghislaine Vappereau porte sur la sculpture et la transparence dans l'œuvre de cette dernière, mais aussi d'autres artistes qui ont marqué l'histoire de la sculpture en Occident.

En marge de ce dossier, ce numéro d'*ESPACE art actuel* propose, en plus des comptes rendus d'expositions et de livres reçus, un entretien de Ji-Yoon Han avec l'artiste Valérie Blass au sujet de son exposition *Le parlement des invisibles*, présentée jusqu'au 1er décembre 2019 au Musée des beaux-arts de l'Ontario. Puis, dans le volet « Événements », les textes de Julie Richard et de Marie Perrault relatent, respectivement, les hauts faits de la Biennale de Venise et de la Manif d'art 9 de Québec.

André-Louis Paré

1. Pierre Bernier, « Transparence », dans L. Côté et J.-F. Savard (dir.), *Le Dictionnaire encyclopédique de l'administration publique*, 2012. [En ligne] : www.dictionnaire.enap.ca
2. Gianni Vattimo, *La société transparente*, Paris, Desclée de Brouwer, 1990 [1989].
3. Byung-Chul Han, *La société de transparence*, Paris, PUF, 2017 [2015].
4. Léa Barbisan, « Vivre la transparence », *Sens public*. [En ligne] : http://sens-public.org/article1257.html

P. 6-7 : **Shokoofeh Alidousti**, *Self-Portrait*, 2001. Impressions argentiques, 76 x 102 cm. Avec l'aimable permission de l'artiste.